

# Pâque, «la» fête des anciennes communautés chrétiennes

par Attila JAKAB,\* Genève

*Suivant les Evangiles, Jésus de Nazareth est mort sur la croix, à Jérusalem, à l'occasion d'une Pâque juive. Or la célébration et la signification de cette fête connaissent une certaine diversification au sein du judaïsme de l'époque. Cette variété s'est retrouvée dans les premiers temps du christianisme. Il n'en demeure pas moins que «la Pâque était pour ainsi dire tout». Cette fête pratiquement unique commémorait «l'histoire entière du salut, de la création à la parousie», et elle était «le lieu où s'élaboraient certaines composantes essentielles de la vie de la Communauté» : liturgie, exégèse typologique, catéchèse, théologie.<sup>1</sup>*

Si un caractère plus rituel et sacrificiel prévalait en Palestine (c'est Dieu qui passe et sauve), les juifs hellénisés de la diaspora avaient développé une conception plus morale et spirituelle de la fête (c'est l'homme qui passe du vice à la vertu). D'après Philon d'Alexandrie, «pour ceux qui ont coutume de donner aux textes une interprétation allégorique, la fête de l'Heureux Passage fait allusion à la purification de l'âme».<sup>2</sup> Cette richesse théologique et anthropologique de la Pâque se retrouve très naturellement chez Paul : «Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle, puisque vous êtes des azymes. Car notre pâque, le Christ, a été immolée. Ainsi donc, célébrons la fête, non pas avec du vieux levain, ni un levain de malice et de méchanceté, mais avec des azymes de pureté et de vérité» (1 Co 5,7-8).

Mais la coïncidence chronologique de la mort de Jésus avec la Pâque juive rendait possible une réinterprétation typologique de son histoire. La passion de Jésus «pascalisée» se présente donc comme la réalisation de la Pâque de l'Ancien Testament, avec toutefois un aspect nouveau et spécifiquement «chrétien» : la résurrection. C'est

pourquoi, «le mystère de la Pâque» - suivant la formule de Méliton de Sardes (écrivain du II<sup>e</sup> siècle) - «est nouveau et ancien, éternel et temporaire, corruptible et incorruptible, mortel et immortel». Ce mystère est «ancien selon la Loi, mais nouveau selon le Logos ; temporaire par la figure, éternel par la grâce ; corruptible par l'immolation du mouton, incorruptible par la vie du Seigneur ; mortel par la sépulture en terre, immortel par la résurrection d'entre les morts. Ancienne (est) la Loi, mais nouveau le Logos ; temporaire la figure, éternelle la grâce ; corruptible le mouton, incorruptible le Seigneur ; immolé comme agneau, ressuscité comme Dieu.»<sup>3</sup>

## Unité de foi

Quand la Pâque chrétienne a-t-elle vu le jour réellement ? Certainement au moment où la première communauté a commencé à la penser et à la vivre comme le souvenir de

\* Docteur en histoire du christianisme et assistant de recherche à la Faculté de théologie de l'Université de Genève.

la passion et de la résurrection de Jésus de Nazareth, transformant ainsi la Pâque juive en une fête propre. Pendant les deux premiers siècles, du point de vue du contenu théologique, il n'y a qu'une seule tradition pascale, appelée asiatique d'après son lieu d'origine et de rayonnement. C'est une Pâque dont le protagoniste est le Christ (le véritable agneau pascal) et qui célèbre davantage la passion que la résurrection.

Ainsi le gnostique Héracléon (II<sup>e</sup> siècle) parle d'une «fête principale», «figure de la passion du Sauveur».<sup>4</sup> Irénée de Lyon (fin du II<sup>e</sup> siècle) considère qu'«innombrables sont les textes où Moïse montre le Fils de Dieu. Même le jour de sa Passion, il ne l'a pas ignoré, mais il l'a annoncé par avance de façon figurative en le nommant la Pâque : et c'est en ce jour même, prêché si longtemps à l'avance par Moïse, que le Seigneur a souffert, accomplissant ainsi la Pâque.»<sup>5</sup>

Pour Tertullien (v. 160 - v. 230), fondateur de la théologie en langue latine, «le jour le plus solennel pour le baptême est par excellence le jour de Pâques, alors que s'est consommée la Passion du Seigneur en laquelle nous sommes baptisés».<sup>6</sup>

## Variété des pratiques

Cette tradition unitaire sur le plan théologique n'empêche nullement le développement de deux pratiques différentes. En Asie mineure, les chrétiens s'inspirant de la tradition johannique<sup>7</sup> célèbrent Pâques le 14<sup>e</sup> jour de la première lune de printemps. Cela coïncide avec la Pâque juive (le 14 de Nisan, d'après le calendrier hébraïque), d'où leur nom de quartodécimans. A Rome et ailleurs (Palestine, Alexandrie, Lyon, Corinthe), en revanche, on célèbre Pâques le dimanche suivant le 14 Nisan.

Dans un premier temps, cela ne pose pas de problèmes réels, jusqu'à ce que Victor devienne évêque de Rome (189-198). Dans

son zèle d'imposer l'uniformité de la célébration pascale dominicale dans sa communauté, il préconise même de rompre la communion avec les chrétiens de l'Asie qui suivent une pratique distincte de la sienne, notamment dans l'observance du jeûne. «Mais cela ne plaît pas à tous les évêques», comme en témoigne Eusèbe de Césarée. Plusieurs s'adressent à Victor d'une manière tranchante en lui conseillant «d'avoir souci de la paix, de l'union avec le prochain [et] de la charité».<sup>8</sup> D'autant plus que ses prédécesseurs toléraient mieux la diversité des pratiques du moment où il y avait «l'accord de la foi».

C'est ce que montrent les propos de l'évêque de Lyon adressés à Victor : «Les presbytres antérieurs à Soter [v. 166-175] qui ont dirigé l'Eglise que tu gouvernes aujourd'hui, c'est-à-dire Anicet [v. 154-166], Pie [v. 140-154], Hygin [v. 137-140], Télesphore [v. 117-137], Sixte [v. 117-127] ... n'ont pas imposé (leur usage) à ceux qui étaient avec eux ; et bien que ne gardant pas eux-mêmes, ils n'en étaient pas moins en paix avec ceux qui venaient des chrétiens dans lesquelles il était gardé, lorsqu'ils arrivaient chez eux. Pourtant, le scandale était plus grand, pour ceux qui ne l'observaient pas, de voir l'observer par d'autres».<sup>9</sup> Personne cependant ne fut jamais rejeté à cause de cette conduite. Mais ceux-là mêmes qui n'observaient pas, (c'est-à-dire) les presbytres qui t'ont précédé, envoyaient l'eucharistie à ceux des chrétiens qui l'observaient.»<sup>10</sup>

Cette réprimande adressée à l'évêque de Rome constitue un témoignage important sur l'absence d'un pouvoir juridique au sein du christianisme du second siècle. A cette époque encore, l'Eglise est une réalité plus spirituelle qu'institutionnelle. C'est pourquoi, si les communautés chrétiennes sont en communion, il n'existe pas en revanche de rapport hiérarchique de subordination entre elles. De ce fait, le geste de l'évêque Victor ne peut pas être considéré

comme une sorte d'excommunication. D'autant plus qu'il fait l'objet d'une réprobation large et quasi unanime. Vouloir décréter l'uniformité des pratiques dans un contexte de diversité admise et d'autorité partagée était une manière certaine de provoquer la rupture et de semer la discorde.

La controverse pascale déclenchée par l'évêque de Rome à la fin du second siècle montre que toute tentative de résoudre un problème par voie autoritaire est vouée à l'échec du moment où les moyens manquent, où la situation ne permet pas réellement d'imposer sa volonté et/ou son point de vue.

## Une fête spirituelle

Avec la ritualisation progressive de la Pâque chrétienne, une réaction s'est amorcée. Il s'agit du développement d'une autre grande tradition pascale, celle alexandrine, qui met en avant une fête purement spirituelle, mais qui n'apporte pas une pratique nouvelle. Clément et Origène (première moitié du III<sup>e</sup> siècle) reprennent en réalité l'idée d'une Pâque morale et spirituelle développée par le judaïsme hellénistique. Cette tradition privilégie moins la «passion» que le «passage», suggérant ainsi une Pâque continue. De ce fait, manger l'agneau pascal veut dire se nourrir de la parole de Dieu. D'après Origène, «quand on ne cesse de s'appliquer aux paroles, aux actions, aux pensées du logos de Dieu, qui par nature est le Seigneur, on vit sans cesse dans les jours du Seigneur, on célèbre sans cesse les dimanches.»<sup>11</sup>

Avec l'expansion du christianisme, la célébration dominicale de la Pâque s'est progressivement généralisée. Devenue une institution hiérarchisée et reconnue par l'Etat romain, l'Eglise pouvait donc décréter au Concile de Nicée (325) ce que l'évêque de Rome n'avait pas réussi à faire à la fin du second siècle : tenter d'imposer

l'uniformité. Mais cela n'a fait que marginaliser un certain nombre de communautés.

En institutionnalisant l'idée de l'uniformité sur tous les plans, le christianisme n'a jamais cessé de se diviser en réalité. C'est pourquoi, si les chrétiens veulent retrouver leur unité spirituelle dans ce XXI<sup>e</sup> siècle, il est grand temps qu'ils développent le respect réel de la diversité de leurs pratiques et de leurs traditions.

Cela est certainement davantage une richesse qu'une pomme de discorde, du moment qu'ils partagent une même foi.

A. J.

## Sources

*La Bible de Jérusalem*, Nouvelle édition revue et augmentée, Cerf, Paris 1998.

**Raniero Cantalamessa**, *La Pâque dans l'Eglise ancienne*. Version française par Françoise Morard (*Traditio Christiana*, 4), Peter Lang, Berne 1980.

<sup>1</sup> **R. Cantalamessa** (voir les sources ci-dessus).

<sup>2</sup> *Sur les lois spéciales* 2,147.

<sup>3</sup> *Sur la Pâque* 2-4.

<sup>4</sup> **Origène**, *Comm. Sur Jean X*, 117.

<sup>5</sup> *Contre les Hérésies* IV, 10,1.

<sup>6</sup> *Sur le baptême* 19,1.

<sup>7</sup> Voir **Eusèbe**, *Hist. Eccl.* V, 24,2-8.

<sup>8</sup> *Idem.* V, 24,9-10.

<sup>9</sup> L'obscurité de ce passage est telle que la recherche n'a pas réussi à trancher la question jusqu'à présent. Ainsi, le «scandale» peut se référer soit à l'observance du 14 Nisan par les chrétiens originaires d'Asie à Rome même ; soit au fait qu'à Rome on n'observait pas une fête annuelle de la Pâque avant Soter ; soit à l'absence d'un jeûne préparatoire à Rome.

<sup>10</sup> **Eusèbe**, *idem.* V, 24,14-15.

<sup>11</sup> *Contre Celse* VIII, 22.